

La circularité dans les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Paradis rousseauistes

Zsanett KOHÁRI

Le paradis, l'état de bonheur, l'idylle, le jardin d'Éden : tout le monde en rêve et essaie de les réaliser dans sa vie. Dans son autobiographie, Jean-Jacques Rousseau établit le paradis terrestre grâce à son art d'écriture et démontre qu'il revit à plusieurs reprises l'état paradisiaque. Son but est non seulement de décrire ces lieux, mais aussi de présenter les sentiments qu'ils ont fait naître en lui. Les événements les plus douloureux, l'altération de ses relations familiales ou amicales, la maladie le portent à retrouver dans sa vie le bonheur, les paradis : le « remède dans le mal »¹.

Ces paradis montrent une sorte de circularité au sein des *Confessions* : des états paradisiaques sont présentés comme accessibles, bien que le retour aux « paradis perdus » soit impossible. Suivant cette quête, la structure de l'œuvre ressemble à une spirale : il y a des intersections ou des points qui se croisent, mais dans leur totalité, ils ne sont jamais identiques.

Dans cette étude, nous allons analyser cinq lieux paradisiaques suivant un ordre chronologique. Notre choix s'appuie, d'une part, sur la caractérisation de Rousseau, car il désigne quelques lieux de sa vie comme des « paradis terrestres ». D'autre part, nous avons recherché les motifs récurrents à propos d'autres endroits que l'autobiographie présente comme lieux idylliques. Ces lieux se ressemblent par la présence forte de la nature, la solitude qui va de pair avec la quête de soi, la recherche de lien avec Dieu et certaines activités comme la promenade ou la botanique. Dans la suite, nous recherchons les particularités de chacun de ces paradis rousseauistes d'après ces critères.

Rousseau entre dans le premier paradis, qui se trouve à Bossey, à son insu : son père doit s'exiler et laisser son fils à son beau-frère. L'auteur est accompagné par son neveu : ils sont mis en pension chez le pasteur M. Lambercier et sa sœur, Mlle Lambercier. L'ambiance à ce premier paradis est très bonne : les journées des enfants se passent avec des jeux dans l'amitié, sans contrainte d'étudier. Le style et le lexique que Rousseau utilise pour parler du paradis de Bossey montrent qu'il se concentre ici, avant tout, sur le sentiment de bonheur.

Dans ce premier paradis, les relations humaines sont fondamentales pour le bonheur. Hors de l'amitié qui semble être inébranlable entre les deux enfants, la relation établie entre eux et les enseignants est aussi très importante : les deux enfants et les deux adultes lui constituent une petite société restreinte et parfaite. De

¹ Nous nous servons de cette métaphore qui est à la base de sa philosophie politique selon Jean Starobinski. Il cite les *Fragments politiques* de Rousseau : « Efforçons-nous de tirer du mal même le remède qui doit le guérir. » Cf. STAROBINSKI, Jean, *Le remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, 1989, p. 177.

fait, l'auteur souligne la douceur et le sentiment de certitude que ces éducateurs lui assurent.

Tandis que M. Lambercier est mentionné comme bon enseignant, sa sœur, M^{lle} Lambercier évoque le premier plaisir de sensualité et la fin du bonheur. Rousseau présente ce premier sentiment curieux pour montrer les contradictions de son propre caractère : la fessée de M^{lle} Lambercier lui cause, au lieu de la honte pour ce qu'il avait fait, une sorte de sensualité, « une espèce de jouissance »². Cet « instinct précoce du sexe »³ devient encore plus contradictoire par le fait que Rousseau pense d'une certaine façon à M^{lle} Lambercier comme à sa mère ou, au moins, elle sert pour lui de remplaçante : c'est comme s'ils étaient fils et mère.

L'auteur considère que, encore dans le paradis de Bossey, il vit dans l'état de nature. Cet état est pourtant montré comme hypothétique par Rousseau philosophe. Dans les *Confessions*, ce sont les enfants qui perdent leur état de nature au moment de l'accusation et de l'expulsion injustes. Dans l'autobiographie, tout comme dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, la perte de cet état est due à l'injustice⁴. Mais Rousseau semble aussi responsabiliser son caractère contradictoire. En effet, il perd son état de nature avant même d'être puni par l'expulsion du paradis de l'enfance, comme si cette perte était aussi le résultat du plaisir interdit ressenti à l'égard d'une femme qui, d'ailleurs, représente d'une certaine façon l'image de la mère pour l'auteur.

Rousseau met en relief la ressemblance entre ce paradis et le paradis biblique : le retour y est impossible. Mais il souligne également la différence de ces paradis. Dans la Bible, Ève agit contre l'ordre de Dieu, et elle a conscience d'avoir fait quelque chose d'interdit. Par contre, l'enfant Rousseau ne fait rien pour être puni aussi sévèrement, puisqu'il « [étudiait] seul sa leçon dans la chambre contiguë à la cuisine »⁵. Comme il n'a pas d'arguments rationnels, il se défend en vain : « Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit : je l'ignore et ne puis le comprendre ; ce que je sais très certainement, c'est que j'en étais innocent⁶. »

La similitude des deux paradis est encore soulignée après la perte de cet état, et le péché est reporté aux enseignants. De fait, « l'attachement, le respect, l'intimité, la confiance ne liaient plus les élèves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des dieux »⁷. Par son art d'écriture, Rousseau amplifie l'importance de cet événement et présente l'épisode comme la fin d'un mythe. À partir de ce moment, l'auteur dessine la dégradation de son âme. Il avait besoin d'un cadre qui lui permettait d'esquisser une image parfaite de l'âme d'un enfant, et le paradis de Bossey lui offrait ce cadre idéal.

Plus l'épisode du paradis de Bossey était court mais significatif, plus la description de l'état idyllique aux Charmettes est longue et compliquée : elle s'étend

² ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Confessions*, Paris, Gallimard, 2009, p. 47. (Désormais : *Confessions*.)

³ *Ibid.*, p. 45.

⁴ Voir la scène du peigne cassé. *Ibid.*, p. 49.

⁵ *Ibid.*, p. 48.

⁶ *Ibid.*, p. 49.

⁷ *Ibid.*, p. 51.

en fait sur trois livres. Rousseau et M^{me} de Warens, figure emblématique de cette période, se rencontrent pour la première fois en 1728, alors que leur vie commune commence en 1731. Lors de cette première rencontre, Rousseau ne passe que quelques jours chez M^{me} de Warens. Il doit la quitter pour partir à Turin en Italie en raison de sa conversion au catholicisme. Pourtant, l'image de la femme charmante ne le quitte jamais, et il songe toujours à revenir un jour à sa « Maman ». Le moment arrive trois années plus tard. L'auteur parle ici du paradis retrouvé : « Je sentais qu'un nouveau paradis m'attendait à la porte. Je ne songeais qu'à l'aller chercher⁸ ».

Après être retourné chez cette femme, une relation bizarre se développe entre M^{me} de Warens, Rousseau et Claude Anet, le valet. Ce triangle d'amour et d'attachement est présent pendant toute cette période préliminaire du paradis des Charmettes. Rousseau désigne leur rapport par les expressions : « union », « société » et « extrême confiance réciproque »⁹. Cet attachement se réduit à deux personnes après la mort de Claude Anet. Quand Rousseau tombe malade, sa relation avec M^{me} de Warens devient encore plus étroite : elle se transforme en « une possession mutuelle »¹⁰ – ils ne peuvent plus se séparer. C'est à ce moment qu'ils décident de quitter Chambéry et de choisir une maison à la campagne.

Dans le choix du lieu, le premier critère est la retraite. Cela veut dire qu'il leur faut s'installer à la campagne dans une maison isolée, loin de la ville. Mais dans ce paradis, Rousseau et M^{me} de Warens ne sont pas complètement éloignés de la vie en société : en effet, la femme n'arrête pas de payer le loyer de la maison de Chambéry. Leur vie dans ce paradis commence en 1736. Rousseau idéalise ce lieu dès le début, mais ce qui saute aux yeux, c'est qu'après les deux premières pages racontant le bonheur, nous n'en trouvons presque aucune où la maladie n'apparaisse pas comme le seul malheur du paradis des Charmettes. Il ne sait pas que faire pour améliorer son état, et attend plutôt la mort qui se manifeste par un goût vif pour la religion. L'auteur développe une pratique religieuse personnelle : « je faisais ma prière [...] dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux¹¹. » Ce rapport intime exclut toute transition entre l'homme et Dieu : « il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi¹². » Peut-être serait-ce le fond de la théorie de l'Être suprême de Rousseau ?

La solitude va bien avec cette croyance. Il la trouve dans la nature, retiré du monde, n'ayant de contact direct qu'avec « Maman », quelques paysans et un médecin. Bien que M^{me} de Warens vive avec lui, pendant la journée, il préfère les activités solitaires : musique, lecture, botanique, études diverses (de la géométrie à l'anatomie). Rousseau a besoin d'une « paix édénique » pour qu'il puisse avoir de

⁸ *Ibid.*, p. 216.

⁹ *Ibid.*, p. 261.

¹⁰ *Ibid.*, p. 285.

¹¹ *Ibid.*, p. 301.

¹² *Ibid.*

plus en plus de connaissances¹³. Quelquefois, tout de même, il choisit la société de M^{me} de Warens avec qui il aime se promener.

Leur relation est caractérisée par un paradoxe : d'un côté, Rousseau appelle la femme « Maman », ce qui montre une sorte de familiarité entre eux ; d'autre côté, il est évident qu'ils ont des rapports sexuels. La sensualité est donc présente de nouveau dans le paradis terrestre. D'autant plus que, en quittant les Charmettes pour se guérir, Rousseau fait connaissance d'une femme, M^{me} de Larnage, qui lui permet de vivre la seule aventure « sensuelle et voluptueuse »¹⁴ de sa vie. Mais le sentiment intime l'emporte sur cette passion, ce qui le ramène chez Mme de Warens.

Ce retour n'est pourtant pas comme il l'attendait : sa place est prise par un autre homme. Rousseau décide de quitter les Charmettes parce qu'il ne peut pas accepter cette situation. Cependant, le souvenir de ce paradis revient toujours dans les lieux idylliques suivants : il marquera intensément la vie de Rousseau. Avec cette période, l'auteur annonce la fin de sa jeunesse et conclut : « Telles ont été les erreurs et les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content¹⁵. » La structure de l'autobiographie met en relief l'importance de ce paradis qui termine le sixième livre, voire la première partie des *Confessions*.

Le nom du troisième lieu paradisiaque, Ermitage, projette déjà son caractère solitaire. Ce lieu, par sa localisation, est préféré par ceux qui ont besoin de solitude et de retraite. Ermitage, en effet, n'est pas loin de Paris, et en même temps, il est près de la pure nature. Rousseau fait connaissance de ce lieu deux ans avant d'y emménager. Il le trouve charmant et bien à son aise. C'est M^{me} d'Épinay qui y invite Rousseau et lui offre cette habitation par amitié : il l'accepte avec plaisir, et s'y installe en 1756. Elle transforme une « petite loge fort délabrée », pour satisfaire le goût de Rousseau, en « une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée, et très logeable pour un petit ménage de trois personnes »¹⁶.

Ce paradis lui permet de réaliser une création littéraire croissante. Les projets littéraires de Rousseau sont nombreux et très variés : la philosophie politique et sociale l'occupe aussi bien que la pédagogie (*Institutions politiques, Émile*), la musique (*Dictionnaire de Musique*) ou le roman (*Julie ou la Nouvelle Héloïse*).

Un autre trait important de l'Ermitage est le changement dans les relations humaines de l'auteur. D'abord, ses relations amicales sont très chaudes, mais en arrivant à la fin du livre neuvième, nous pouvons remarquer une sorte de dégradation de ces amitiés. Rousseau pense que Diderot le blâme¹⁷, ce qui engendrera la séparation des deux philosophes. Il en va finalement de même pour M^{me} d'Épinay. Mais la plus grande perte de l'auteur est liée à l'amitié de M^{me}

¹³ SEIPPEL, Paul, « La personnalité religieuse de Jean-Jacques Rousseau », *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. 8, 1912, p. 211.

¹⁴ Cf. *Confessions*, p. 320.

¹⁵ *Ibid.*, p. 342.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Dans *Le Fils naturel*, Diderot écrit la phrase suivante : « Il n'y a que le méchant qui soit seul ». Rousseau considère que cette phrase est désignée à lui. Cf. *Confessions*, p. 548.

d'Houdetot : elle est la seule femme envers qui Rousseau ressent l'amour pur, mais en même temps platonique.

Le délogement se passe très vite, plus exactement en deux jours. Rousseau envoie une dernière lettre à M^{me} d'Épinay dans laquelle il écrit : « Ma destinée était [d'entrer à l'Ermitage] malgré moi, et d'en sortir de même¹⁸. » C'est la fin malheureuse d'un séjour qui a commencé pour lui comme un séjour paradisiaque. L'importance de cette période est déterminante pour Rousseau, elle influence les derniers livres des *Confessions* :

Tel est narré fidèle de ma demeure à l'Hermitage, et des raisons qui m'en ont fait sortir. Je n'ai pu couper ce récit, et il importait de le suivre avec la plus grande exactitude, cette époque de ma vie ayant eu sur la suite une influence qui s'étendra jusqu'à mon dernier jour.¹⁹

Rousseau ne doit pas beaucoup attendre pour qu'il se sente de nouveau dans le paradis terrestre. Après s'être installé à Mont-Louis le 15 décembre 1757, l'occasion lui est offerte au bout de quelques mois. Il emménage dans le Petit Château le 6 mai 1759, à l'aide du Maréchal de Luxembourg²⁰. La description de ce paradis s'étend sur deux livres presque entiers, notamment sur les livres X et XI.

Le quatrième paradis se situe « au milieu du parc, et [l'on appelle] le Petit Château ». Contrairement aux paradis précédents, la « pure » nature y est remplacée par la création d'un « habile artiste », ainsi, nous pourrions l'appeler un « paradis artificiel ». Par sa vue, il offre tout ce que Rousseau le solitaire pourrait s'imaginer. Bien que l'auteur du *Contrat social* utilise l'expression « paradis terrestre » pour montrer le caractère de ce lieu, nous pouvons constater que celui-ci ne signifie qu'une période transitoire entre l'Ermitage et le paradis ultime : il ne s'insère pas bien dans la suite des paradis précédents en raison de son caractère artificiel. L'importance de ce lieu repose sur le fait que Rousseau « y connut la plus grande créativité » littéraire, et nous pouvons considérer que le Petit Château « fut aussi un paradis perdu »²¹ : « Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets et auxquels j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence²². »

Le paradis ultime des *Confessions* se trouve sur l'Île de Saint-Pierre qui est « située au milieu du lac de Bièvre en Suisse »²³. Rousseau s'y installe au début du mois de septembre 1765 et n'y séjourne que « moins de sept semaines »²⁴, car il est

¹⁸ *Ibid.*, p. 585.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ THIÉRY, Martine, « Luxembourg », in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, éd. par R. Trousson – F. S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996, p. 569.

²¹ RIVAL, Michel, « Montmorency », in *Ibid.*, p. 618.

²² ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Œuvres complètes I*, sous la dir. de B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Pléiade, 1959, p. 1142.

²³ EIGELDINGER, Frédéric S., « Saint-Pierre (Île de) », in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, éd. cit., p. 843.

²⁴ *Ibid.*

ensuite expulsé du pays. Du point de vue de l'écriture de l'œuvre, ce paradis est le plus proche du présent de la narration des *Confessions*.

L'ambiance dans laquelle se trouve ce paradis perdure jusqu'à la fin de la vie de Rousseau. En témoigne la « Cinquième promenade » des *Rêveries du promeneur solitaire* où les motifs importants du paradis et de la solitude sont reliés. Il parle ici du « séjour isolé », du « précieux *far niente* », de la botanique comme activité préférée, des « rêveries solitaires », du bonheur de la nature et surtout de l'eau du lac sur lequel il peut être totalement solitaire et « sentir avec plaisir [s]on existence sans prendre la peine de penser »²⁵. Quant il arrive sur l'île, il cherche non seulement la solitude, mais la sécurité où il peut se sentir à son aise et où il peut faire tout ce qu'il veut.

C'est un de ses amis qui lui parle de cette île dont il commence à rêver. Ce dernier paradis relie deux éléments essentiels de la nature pour Rousseau : les montagnes qui l'enthousiasment et l'eau du lac qui le calme. Comme nous l'avons vu à propos du paradis précédent, Rousseau se rend compte de ce dont il a besoin, et c'est vrai dans le cas de l'Île de Saint-Pierre aussi. Il cherche un lieu solitaire où il peut être loin des gens, près de la nature et où il peut vivre heureux et tranquille.

Le choix du lieu paradisiaque qui se trouve sur une île n'est pas le jeu du hasard. Rousseau exprime dans ses œuvres une certaine affection pour l'insularité. En effet, cette adoration des îles se montre déjà dans le paradis du Petit Château. Selon Raymond Trousson, « la rêverie sur les îles est chez [Rousseau] une constante, souvenir du paradis perdu »²⁶. L'Île de Saint-Pierre est un lieu de protection pour l'auteur qu'il souhaite pour « prison perpétuelle »²⁷. C'est dans le paradis de l'Île de Saint-Pierre que la nature se présente le mieux. Rousseau est hors de la société : nous pouvons dire qu'il retrouve son état de nature en excluant la vie en société car il ne peut pas vivre selon les normes exigées par l'état de société.

Nous avons l'impression que l'Île de Saint-Pierre est non seulement le lieu où il cherche le bonheur et l'état de nature, mais aussi celui de la quête d'un asile. Lorsqu'il quitte le Petit Château, il est réellement chassé de la ville. D'une part, il cherche donc un lieu de sécurité ou de refuge, d'autre part, un lieu de liberté où il peut vivre selon son mode de vie. La quête de l'état de nature est donc un surplus qui donne une importance à sa solitude. Aussi Rousseau veut-il reconstituer l'état perdu à Bossey : il se montre aussi innocent à l'Île de Saint-Pierre qu'il l'était dans le paradis de l'enfance.

La recherche de l'état de nature se manifeste dans les « activités passives », comme l'oisiveté. De fait, cette oxymore ne désigne pas une activité proprement dite, mais quelque chose qui symbolise l'état d'âme de l'auteur : il veut être séparé des autres hommes, mais « au cœur de [sa] solitude, il y a autrui. Au plus profond de lui-même, il y a la société, ou son image »²⁸. Il fait pourtant la comparaison entre

²⁵ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1960, p. 61-74. (Désormais : *Les Rêveries du promeneur solitaire*.)

²⁶ TROUSSON, Raymond, « Ile(s) », in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, éd. cit., p. 433.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ RAYMOND, Marcel, *Jean-Jacques Rousseau : la quête de soi et la rêverie*, Paris, Corti, 1966, p. 191.

l'oisiveté de la vie mondaine et celle de la vie solitaire à la fin de laquelle il se rend compte que la dernière est une « activité » utile : « L'oisiveté des cercles est tuante, parce qu'elle est de nécessité. Celle de la solitude est charmante, parce qu'elle est libre et de volonté²⁹. »

C'est en parlant de cette île que Rousseau fait un des plus beaux éloges de la nature : « O nature ! ô ma mère ! me voici sous ta seule garde ; il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi³⁰. » Il passe des heures entières en se couchant au fond de son bateau sur le lac de la Bienne et en rêvant : « laissant aller mon bateau à la merci de l'air et de l'eau, je me livrais à des rêveries sans objet »³¹. Cette activité fait partie de l'oisiveté « charmante ». Quand il ne rêve pas, il contemple la nature. La nature approfondit en lui son amour à l'égard de Dieu : « Je ne trouve point de plus digne hommage à la Divinité que cette admiration mutuelle qu'excite la contemplation de ses œuvres³². »

Là-bas, il se sent vraiment dans le paradis terrestre, mais il doit le quitter. Rousseau termine les *Confessions* par ce dernier paradis que nous pouvons considérer comme une fin symbolique : tout au long de son chemin, ce sont les retours au paradis qui caractérisent son itinéraire.

Le processus de la recherche du paradis perdu commence à Bossey que Rousseau associe à la perte de l'état de nature, propre à l'état d'enfant. La moralité est absente dans ces périodes, ce qui permet à Rousseau d'innocenter l'enfant, méthode qu'il utilise également dans le cas de l'homme de la nature. Cet état a un rôle symbolique et mythique dans sa vie et évoque l'homme de l'Éden avant la chute. Après cette période, Rousseau montre la dégradation de sa nature : il est dénaturé par la société. À vingt ans, il ressent déjà que sa nature coïncide difficilement avec l'état de société et la recherche de sa place dans le monde est un processus pénible. Les années passées avec M^{me} de Warens aux Charmettes sont présentées comme le bonheur où le paradis est constitué par la vie harmonieuse avec des êtres aimés, par la découverte de la nature comme séjour agréable et comme lieu où il peut étudier et se déployer. Dans le cas de l'Ermitage et du Petit Château, la nature sera un cadre de la vie solitaire où il peut créer et être soi-même. Mais dans ces deux paradis, plusieurs éléments essentiels manquent : la pure nature et l'union des âmes. Quand il se réfugie des orages suscités par ses écritures, il choisit finalement l'Île de Saint-Pierre qui lui offre la possibilité d'une vie solitaire à son goût. Nous pouvons affirmer que c'est en ce lieu qu'il retrouve non seulement son bonheur, mais en quelque sorte aussi son état de nature.

D'une façon pareille, les activités de Rousseau changent de nature dans les paradis successifs. À Bossey, nous avons affaire à un Rousseau qui n'a pas encore pris conscience de ses ambitions. Aux Charmettes, il se met à l'étude de la musique et de la littérature. Cette dernière reste très importante jusqu'à la fin de sa vie, même

²⁹ ROUSSEAU, *Confessions*, p. 756.

³⁰ *Ibid.*, p. 760.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 758.

s'il s'en dégoûte de plus en plus sur l'Île de Saint-Pierre : « Après le déjeuner, je me hâtais d'écrire en rechignant quelques malheureuses lettres, aspirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout³³. » Sa vie d'homme de lettres est liée à la vie en société, c'est-à-dire à la vie mondaine qui ne convient pas à sa nature. Il ne veut pas être au centre des événements, mais se retirer, contempler les créatures de la « Divinité » et retourner à la nature. La vie passive sera préférée dans le paradis ultime. Nous comprenons ce processus si nous nous rendons compte du rôle de la botanique dans la vie de Rousseau. Aux Charmettes, il la pratique avec M^{me} de Warens et Claude Anet comme une activité lucrative. À la fin des *Confessions*, sur l'Île de Saint-Pierre, la même activité ne signifie pour lui qu'une observation des plantes dont il s'occupe jour et nuit :

Cette méthode [c'est-à-dire la contemplation] m'a beaucoup servi pour connaître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils aient été cultivés et dénaturés par la main des hommes.³⁴

Ses relations humaines montrent également un changement qui va de la vie en société, par l'intermédiaire d'une sympathie de personnes choisies, à un repliement sur soi. À Bossey, il est toujours avec ses éducateurs et son cousin, mais après l'expulsion de ce paradis, il perd ce sentiment de se réjouir de la présence d'un partenaire. Aux Charmettes, M^{me} de Warens signifie pour lui une sorte de complément de son être qui lui semble être indispensable. Sa carrière littéraire commence par des amitiés. À l'Ermitage, il constate la dégradation de ses relations amicales qui le conduit vers la solitude. Dans le Petit Château, le caractère de l'amitié se transforme. Il se contente de la présence de Thérèse dont il a besoin dans la vie quotidienne et des amis mécènes qui lui assurent la possibilité de vivre dans ces lieux de séjour paradisiaque. Après la publication d'*Émile*, il se réfugie et ne veut plus entretenir aucune relation avec le monde extérieur : il se retire sur l'Île de Saint-Pierre. Dans ce lieu, il ne s'occupe que de soi-même et de son entourage, c'est-à-dire de la nature.

Les fins des paradis montrent également une espèce d'évolution. Il part de Bossey innocent et, à son insu, de Charmettes avec un péché, d'Ermitage consciemment, de Petit Château et d'Île de Saint-Pierre en se réfugiant. Ce fait est lié à la dégradation de ses amitiés et de sa relation avec les institutions de son époque.

Nous pouvons remarquer encore un trait qui est présent dès la fin du paradis des Charmettes. Les souvenirs de ce lieu reviennent et à l'Ermitage et dans l'Île de Saint-Pierre. Nous pouvons considérer que le paradis des Charmettes est le paradis terrestre que Rousseau souhaite retrouver dans des autres lieux idylliques. La nouvelle de la mort de « Maman » évoque l'idée du paradis des Charmettes :

Ma seconde perte, plus sensible encore, et bien plus irréparable, fut celle de la meilleure des femmes et des mères, qui [...] quitta cette vallée de larmes pour passer

³³ *Ibid.*, p. 759.

³⁴ *Ibid.*

dans le séjour des bons, où l'aimable souvenir du bien qu'on a fait ici-bas en fait l'éternelle récompense.³⁵

Il faut mentionner aussi que dans la « Cinquième promenade » des *Réveries du promeneur solitaire*, Rousseau dit que son vrai paradis terrestre était l'Île de Saint-Pierre :

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bièvre.³⁶

Pour conclure, nous pouvons constater que l'itinéraire de la vie de Rousseau montre une sorte de circularité : sa vie est composée de montées et de chutes, de bonheurs courts et de malheurs longs, mais son écriture retourne d'une manière conséquente à la reconstitution des paradis terrestres.

Hors le côté individuel de la question des paradis rousseauistes, nous trouvons une autre problématique, beaucoup plus grande que celle-ci, qui est liée à la perte de l'état de nature et les exigences imposées par la société. Ce chemin pourrait cependant être le sujet d'une nouvelle étude.

³⁵ *Ibid.*, p. 733.

³⁶ ROUSSEAU, *Les Réveries du promeneur solitaire*, p. 61.

